

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	-	-	-	Payable d'avance
Un an, - \$3.00.	-	-	-	Six mois, - \$1.50



Montréal vient de passer une semaine de fêtes inoubliables en l'honneur des marins français et anglais, dans des circonstances d'autant plus heureuses que l'accord le plus parfait règne entre la République française et l'empire britannique.

Puisse cet accord durer longtemps encore, pour le bonheur et la paix des deux plus grandes nations civilisées du globe !

De ces fêtes dont les échos retentissent encore dans la grande métropole commerciale du Canada, je ne dirai rien, certain que je suis que vous en avez lu les détails dans les journaux quotidiens, et je me bornerai à des considérations générales.

Si l'on s'en tenait à la présence des navires français et anglais mouillés dans le port de Québec, la comparaison ne serait certainement pas à l'avantage de la France, les Anglais ayant envoyé un vaisseau de premier ordre et deux autres moins puissants, et les Français s'en étant tenus à deux simples croiseurs, dont le plus important, le "Tage", va terminer sa dernière campagne avant d'être mis à la réforme, dans quelques mois.

Mais il ne faut pas oublier que l'usage est de ne jamais envoyer dans un pays étranger des navires de premier ordre, ce qui pourrait ressembler à une provocation et à des commentaires inutiles tout au moins.

D'autre part, toutes les nations ignorent ce que vaudrait leur marine, en cas de guerre, car deux écoles discutent depuis de nombreuses années la question de savoir si ce sont les gros ou les petits navires qui triompheraient. Il faudrait une guerre pour le prouver.

Quelques obus bien lancés font couler un gros navire aussi bien qu'un petit, et la supériorité du tir et de l'artillerie seraient probablement l'atout principal.

Comme armement, la France est actuellement supérieure à toutes ses rivales.

Du reste, l'Angleterre elle-même n'est pas trop rassurée sur la valeur effective de ses armées de terre et de mer, et les disputes très vives qui ont lieu à ce sujet le prouvent parfaitement.

Un mot maintenant aux Mathurin français.

◆◆ En 1891, un article parut dans un journal canadien, sous le titre : "Equipage, garde à vous !" En voici une partie :

"Les journaux m'apprennent que quelques musiciens et cuisiniers de la frégate ont déserté.

Ce qu'ils ne m'apprennent pas, car je le sais depuis longtemps, c'est que de tous les peuples, ce sont les Français qui désertent le moins, tant dans la marine que dans l'armée de terre.

Les nations qui comptent le plus de déserteurs dans leurs rangs sont celles qui émigrent le plus. C'est là une loi fatale que l'expérience a fait découvrir.

Or, le Français aime peu quitter son pays, certain qu'il est de n'en jamais trouver de plus beau, et quand, par suite de circonstances spéciales, il se décide à aller chercher fortune ailleurs, ce n'est en général qu'après avoir payé sa dette à la patrie, l'impôt du sang.

La quittance de cet impôt, le congé, signifie l'accomplissement du devoir, la légitimité absolue du titre de citoyen de la patrie à laquelle il appartient, et c'est le plus beau certificat qu'un jeune homme puisse donner à l'appui de sa moralité et de son courage.

Un déserteur, dans le beau pays de France, est regardé non plus comme un homme, mais comme

un bandit prêt à tout faire, à trahir même, comme un être qui fuit la maison de peur de donner du pain à sa mère, et pour dépenser, dans de mauvais lieux, l'argent qu'il pourra gagner ou escamoter ailleurs.

Je ne sais quelle sorte d'affolement passe dans certains cerveaux, mais partout on trouve, à terre, des gens qui, sans s'en rendre compte, conseillent la désertion et promettent leur appui aux déserteurs.

Je ne vous apprends rien de nouveau, car il paraît que les choses se passent ici comme ailleurs.

A terre, les liaisons se font vite, — pas besoin de présentation, — entre matelots et citoyens ; on parle de la marine, de la frégate, puis :

— Combien gagnez-vous par mois ?

— Tant.

— C'est peu, vous gagneriez bien plus ici ; nous sommes bien plus heureux ; ce n'est pas nous qui voudrions faire votre métier.

— Mais, j'ai une mère de l'autre côté de l'eau, des petites soeurs... une promise...

— Raison de plus ; si vous restiez ici, vous gagneriez dix fois plus, vous pourriez faire venir vos parents, votre promise, comme vous dites, et vous seriez tous à l'aise. On est libre ici !

Et cela continue, continue ; le tentateur inconscient, — c'est le seul terme que je puisse employer, pour excuser son crime, — ignorant ce que c'est que cette grande idée de patrie, pour laquelle on sacrifie sa vie et son avenir, fait tant et si bien que, le whiskey aidant, le pauvre Mathurin a la tête en feu quand il s'allonge dans son hamac et qu'il pense toute la nuit aux choses qu'il a entendues.

— Comment ! on est si heureux que ça, ici, on vit bien, sans souci de l'avenir ; on gagne de l'argent, on a de la terre tant qu'on en veut... Quel bonheur je donnerais aux miens, si je leur procurais cette aisance !

Halte-là ! matelot, tu seras déshonoré, et les tiens porteront la tache de ton infamie !

Halte-là ! matelot ; ici comme ailleurs, sache le bien, on ne gagne son pain qu'en travaillant dur et en obéissant aux lois.

Et le premier acte que tu commettrais en t'implantant dans le pays serait de trahir le serment que tu as prêté de travailler pour ta patrie !

Quelle confiance veux-tu que l'on ait en toi ?

Si tu désertes, tu seras le fauve que l'on troque et qui est forcé de se cacher, de peur que la justice humaine ne te mette la main sur le cou, en attendant que le remords ne te ronge ; tous les Français te tourneront le dos, et les Canadiens te mépriseront, malgré tes beaux discours et tes belles chansons, car ici, quand on dit d'un homme :

"Il ne peut plus rentrer dans son pays," c'est une tache que trente ans de séjour, pour obtenir la prescription, ne peuvent jamais effacer.

Et puis, crois-tu donc que tout soit rose, ici, parce que les arbres sont verts maintenant, que les moissons mûrissent, que le ciel est bleu et qu'on navigue sur le fleuve comme aux pays du soleil ?

Dans trois mois, la terre sera blanche, le Saint-Laurent ne formera qu'une masse de glace, le ciel sera tourmenté, la neige tourbillonnera, l'hiver sera le maître, l'hiver terrible qui te prendra dans ses tenailles et te terrassera, car si le Nord est souvent dur aux pauvres, il n'a aucune pitié des faibles, c'est-à-dire des déserteurs.

Tu ne seras plus Français, et les secours que nos sociétés de bienfaisance donnent aux pauvres honnêtes te seront refusés.

Tu ne seras pas Canadien, parce que tu as prouvé ta haine contre la France.

Tu ne seras pas Anglais, quoique vivant à l'abri du drapeau britannique, car les Anglais te mépriseront.

Tu travailleras, dis-tu ? Es-tu bien sûr que l'on veuille employer un déserteur ?

Matelots, garde à vous, fermez l'oreille aux promesses.

La honte attend le déserteur à terre, et l'honneur est à bord !

◆◆ Ces lignes, qui n'ont d'autre mérite que leur sincérité et le désir d'être utiles, ont été écrites par votre humble chroniqueur, qui s'est estimé très heureux de les voir affichées à bord de

la frégate, par ordre de l'amiral Cavalier de Cuverville.

Elles ont toujours leur actualité quand nous avons le bonheur de recevoir des marins français, car la richesse de notre pays et l'accueil si sympathique qu'on leur prodigue, sont bien faits pour tenter même des têtes solides, mais il suffit le plus souvent d'un mot, du mot de Patrie, pour les arrêter sur la mauvaise pente.

Leur voyage au Canada ne sera pas perdu, toutefois, pour eux et pour nous. Ils garderont le souvenir de cette terre, restée si française de cœur, et, plus tard, quand ils seront libérés de leur dette envers la France, si des rêves de tenter fortune au delà de l'océan hantaient leur cerveau, la patrie canadienne leur sera ouverte, et ils seront accueillis comme des braves gens qu'ils sont, honorables et fidèles au devoir.

◆◆ L'arrivée de cousins de la mère-patrie venant s'établir en Nouvelle-France, a lieu de nous réjouir beaucoup plus que celles des fils du Céleste Empire, qui nous envahissent lentement, mais sûrement.

Le mois dernier, en arrivant à Sainte-Anne de Bellevue, je remarquai tout d'abord une blanchisserie tenue par un Chien-li quelconque, et, comme je manifestais mon étonnement :

— Oh ! monsieur, il y a déjà cinq ans que nous avons des Chinois ici.

— Et ils gagnent leur vie ?

— Parfaitement, ils gâchent le linge, mais ils l'enduisent de tant de colle que ça a l'air propre. Si des Canadiens lavaient comme eux, ils n'auraient pas un client, mais ce sont des Chinois !

A toute heure du jour et de la nuit, j'ai vu leur boutique ouverte et un Chinois, au moins, à l'oeuvre. Les habitants du village m'ont dit que c'était comme cela tout le long de l'année. L'un d'eux baragouine quelques mots d'anglais. Ces gens-là dorment-ils ? On serait tenté d'en douter. Ils vivent de riz, comme ils font dans tous les pays, et ne font aucune dépense inutile.

Dans tous les villages voisins de Montréal, c'est la même chose, partout on trouve des Chien-li établis et mettant de la colle sur le linge, sans le laver.

A Montréal, rue Saint-Denis, à partir de la rue Sherbrooke, on en compte près de deux douzaines qui travaillent et vivent de la même manière.

Et ce qu'il y a de plus curieux à constater, c'est qu'après un certain nombre d'années de séjour en pays blanc, ces Chinois se font naturaliser, renoncent complètement à leur patrie, font souche et perpétuent leur type en plein Nouveau-Monde.

Dernièrement, un de ces individus, devenu tout à fait anglais, a voulu débarquer sur le sol des Etats-Unis, mais s'est vu refuser l'entrée de la grande république, à cause de sa tête tout à fait chinoise.

Ce sujet d'Edouard VII est très riche, voyage dans un yacht princier, et a sous ses ordres un équipage de blancs.

Il a protesté énergiquement contre la rigueur des employés de la douane américaine, et ce n'est qu'après un long échange de télégrammes avec Washington et l'ambassade anglaise qu'on lui a permis de mettre pied à terre.

Le péril jaune existe bien.

LEON LEDIEU.

LA TULIPE

Moi je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté que l'avare Flamand
Paie un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et
[grande.

Mon air est féodal, et, comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement ;
Gueules fascées d'argent, or avec pourpre en bande ;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nullle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

THEOPHILE GAUTIER.